

RESURGENCE DE LA QUESTION IDENTITAIRE EN REPUBLIQUE FEDERALE

Le voyage de Charles de Gaulle en République fédérale d'Allemagne en septembre 1962 et son impact sur la question de la maîtrise du passé

Le 31 août 1961 à Berlin commença l'opération visant à bloquer 68 passages sur 80 entre le secteur soviétique et les trois secteurs occidentaux de la ville. Si ce réveil de la question allemande, perceptible dès la fin des années cinquante, eut d'immenses implications politiques et stratégiques sur la scène européenne, il eut également des conséquences non moins négligeables sur l'évolution interne, politique et surtout morale, de la République fédérale. A partir de l'été 1961, la fermeture de la porte de sortie des dix-sept millions d'Allemands de l'Est et la présence du Mur, rappel tangible de la division de la patrie, réveillèrent le douloureux débat effleuré au cours des années 1952-1954 (lorsque l'on s'interrogea sur la moralité du réarmement et de l'intégration occidentale) : celui de la particularité de l'histoire allemande au vu des crimes commis durant la période nazie et de la place du peuple allemand au sein du monde occidental. Comme l'a noté Caspar von Schrenk-Notzing. (1) « *Bonn renonçant progressivement à l'objectif de la réunification, l'Allemagne cessa d'être un des centres de crise internationale ; pour la population de la République fédérale, tensions et crises se déplacèrent du domaine militaire et diplomatique vers la politique intérieure, la culture et la morale. La construction du Mur endigua le flot des énergies nationales qui se dirigea alors vers l'intérieur.* » En outre, la crainte allemande issue du revirement stratégique américain annoncé en mai 1962 (2), ainsi que l'échec définitif du plan Fouchet en avril, qui semblait reporter l'union politique de l'Europe à

* Chercheur en sciences politiques à l'IEP de Paris.

une date incertaine, contribuèrent à accentuer la crainte de l'isolement et de la marginalité à l'intérieur du monde libre.

C'est dans ce contexte que le président de la République française se rendit en visite officielle en République fédérale du 4 au 9 septembre 1962. Répondant au voyage effectué deux mois auparavant par le chancelier Adenauer en France, la visite du président français répondait à deux objectifs. (3) Elle répondait d'abord aux impératifs de la *Realpolitik* : tirant profit de la légère détérioration des rapports germano-américains au cours de l'année 1962, de Gaulle entendait gagner l'opinion ouest-allemande à son projet d'union étroite avec la France dans le cadre d'une « *Europe européenne* » (ceci alors que la grande majorité de la classe politique ouest-allemande, CDU comprise, était très hostile à ce projet). Le second objectif de ce voyage était de sceller définitivement la réconciliation franco-allemande en l'ancrant dans l'inconscient collectif des opinions publiques, ce qui était impossible tant que l'identité nationale allemande restait grevée du poids de la culpabilité vis-à-vis de la France.

En effet, si en 1962 les Allemands de l'Ouest étaient désormais intégrés économiquement, militairement et politiquement au monde occidental, leur isolement moral n'en était pas moins douloureusement ressenti. Ainsi en 1961 la preuve de la bonne santé du Deutsche Mark avait encore inquiété : « *Que ce soit juste ou injuste, l'existence passée d'Hitler continue à faire contrepoids à des millions de tonnes d'un acier pacifique.* » (4) Aussi la visite de Charles de Gaulle cristallisait-elle d'emblée aux yeux des observateurs les différents enjeux de cette problématique identitaire : « *De Gaulle arrive à un moment délicat et difficile de l'histoire allemande, alors que les Allemands s'interrogeaient à nouveau sur eux-mêmes : "Sommes-nous les vaincus de la Deuxième Guerre mondiale ? Sommes-nous un acteur à part entière de l'économie mondiale ? Qui sommes-nous en fait ?"* » (5)

Un « acte de violence historique » (6)

L'essentiel du message délivré par le président français aux Allemands de l'Ouest était contenu dans les trois discours prononcés les 6 septembre (discours aux ouvriers de l'usine Thyssen de Duisbourg), 7 septembre (discours à l'académie militaire de Hambourg) et 9 septembre (discours à la jeunesse allemande à Ludwisbourg).

Dans ses discours le président français eut recours à deux idées maîtresses. Il entendait réintégrer moralement la République fédérale au monde libre en réhabilitant l'idée selon laquelle le peuple allemand pouvait contribuer de façon positive à l'évolution morale et à la prospérité matérielle de l'Occident. S'adressant aux jeunes Allemands, il a mis en valeur les apports positifs de l'histoire allemande à l'histoire mondiale : *« Je vous félicite d'être les enfants d'un grand peuple. Oui ! Un grand peuple, qui a commis parfois au cours de son histoire de grandes fautes [...] mais qui a aussi enrichi le monde, qui lui a légué un héritage spirituel, scientifique et philosophique fécond, qui l'a enrichi par son habileté, par son inventivité, qui a prouvé même dans la guerre son courage et sa capacité à endurer la souffrance. »* Selon Alfons Dalma (7), l'impact émotionnel de ces propos fut immense : *« L'observateur pouvait conclure de cette scène, écrivit-il, que la jeunesse allemande avait un idéal, qu'elle avait besoin d'une conscience nationale, qu'elle attendait du présent des événements historiques et qu'elle était prête à se sacrifier pour cela. On n'exagère pas en disant que beaucoup de politiciens allemands, ce 9 septembre 1962, redécouvrirent littéralement la jeunesse de ce pays. Le discours de Ludwigsburg fut une véritable révélation. »* S'agissant du présent, les discours esquissaient un profond revirement dans l'attitude sinon française du moins gaullienne vis-à-vis du potentiel économique et militaire allemands. Ainsi, à Duisbourg, *« sans égard pour l'argot des grandes usines »* (8), de Gaulle salua les ouvriers de l'usine Thyssen avec un retentissant *« Au revoir messieurs »* et après les avoir félicités pour la qualité de leur production. Un tel discours était doublement symbolique : d'abord parce qu'en tant qu'usine métallurgique, l'usine Thyssen de Duisburg avait participé en 1939-1940 à la fourniture d'armements contre la France ; ensuite parce que de Gaulle avait été jadis un opposant acharné à la CECA et que par ses propos il saluait la puissance économique du voisin allemand à travers les acteurs du *Wirtschaftswunder*. (9)

En tirant un trait sur la marginalité historique allemande le président français cherchait à rendre possible la résurgence d'un sentiment national en République fédérale. C'est pourquoi il s'employa dans ses discours à replacer la période nazie dans le long temps de l'histoire universelle. Dévelop-

pant une vision amoralisée de l'Histoire, il plaçait implicitement le second conflit mondial dans la lignée des guerres de 1870 et de 1914-1918 en imputant à ces conflits un même objectif : celui de l'unité européenne : « *En se combattant pour la prédominance en Europe, les deux pays poursuivaient le vieux rêve de l'unité qui a poursuivi depuis vingt siècles les grands esprits de notre continent. Les souvenirs grandioses de l'empire des Césars, de la chrétienté, de Charlemagne, quel rôle n'ont-ils pas joué dans les ambitions d'un Charles V, d'un Napoléon, d'un Bismarck [...] et même, oui, même dans la passion dont se servit un régime d'oppression lors de la Seconde Guerre mondiale afin d'entraîner le peuple allemand dans la guerre ! A l'origine de cette flamme qui brûle toujours sur les ruines des empires, il y a une réalité puissante. L'union de l'Europe est pour l'Allemagne et la France un objectif fondateur.* » (10) Ainsi lorsqu'il déclara devant les officiers de l'académie de Hambourg qu'« *Allemands et Français n'avaient rien fait de grand sans que la chose militaire n'y participe* », de Gaulle considérait l'armée allemande dans un contexte historique plus large et rompait son isolement en invoquant une « *communauté chevaleresque* » (11) dont les valeurs intemporelles réuniraient, par-delà les frontières, les soldats de toutes les nations. A cet égard, l'on peut se rapporter aux propos des vétérans et grands blessés des deux guerres mondiales auxquels de Gaulle s'était adressé à Munich. L'un d'entre eux avait alors déclaré à la *Süddeutsche Zeitung* (12) : « *Je suis venu parce que de Gaulle est tombé devant Douaumont en 1916, comme moi.* » De manière significative, la solidarité évoquée par le vieil homme renoue avec l'idée d'une communauté de valeurs, ressuscitée au-delà des atrocités du nazisme.

Le voyage inaugure un nouveau rapport des Allemands de l'Ouest à leur histoire

C'est ce qu'exprimait la *Stuttgarter Zeitung* dans un article au titre éloquent : « *De Gaulle et le passé surmonté* » (*De Gaulle und die bewältigte Vergangenheit*) (13). « *Jusqu'à présent on a voulu nous pardonner ou oublier ce qui a été. Mais personne ne nous avait rendu notre histoire comme l'a fait de Gaulle. Personne ne nous avait donné une image de notre histoire dans laquelle même les heures les plus sombres*

de notre passé trouvent encore une place, un sens, une signification. [...] Et pour beaucoup de ses spectateurs (ceux de De Gaulle) qui dans un silence étouffé et amer avaient la conviction que malgré tout nous n'étions pas si mauvais, ces mots ont été manifestement une révélation, un message guérisseur. Pour eux, les mots du général ont été une psychothérapie nationale. » Le lendemain du départ de De Gaulle la *Rheinische Post* titrait elle aussi : « De Gaulle a rendu aux Allemands leur histoire ». (14) Depuis 1945 l'histoire nationale était effectivement perçue par les Allemands eux-mêmes comme une longue régression vers la barbarie et l'apocalypse ultime du nazisme, à rebours de l'histoire mondiale, du progrès et de la civilisation. C'est cette idée d'une perversité intrinsèque à l'histoire et à l'âme allemandes que Charles de Gaulle voulait expurger de l'esprit des Allemands de l'Ouest en « noyant » la période nazie dans le long temps de l'histoire mondiale et en en faisant un simple avatar du rêve séculaire de l'unité de l'Europe. Revenant sur la visite du président français deux ans plus tard, Eugen Gerstenmaier, président du *Bundestag* en 1962, la compara ainsi à « la purification d'une longue évolution historique régressive ». (15)

En rendant aux Allemands de l'Ouest leur histoire, de Gaulle leur rendait aussi la « conscience d'eux-mêmes » : « Il leur a donné ce qu'ils croyaient avoir perdu : la conscience d'eux-mêmes », affirmait l'hebdomadaire *Die Zeit* (16). La *Rheinische Post* (17) rejoignit ici *Die Zeit* en précisant : « La célébration de l'amitié franco-allemande s'inscrit là où la guerre avait fait le plus de dégâts : dans la conscience de soi. » En effet la réhabilitation des performances allemandes par de Gaulle allait ostensiblement à l'encontre d'un certain scepticisme chronique – que les Allemands eux-mêmes avaient fini par épouser – sur la capacité du peuple allemand à se mobiliser dans un élan autre que celui de la négation et de la destruction. En mettant l'accent sur les forces créatrices à l'œuvre dans l'édification de la jeune république, il invalidait les spéculations parfois douteuses sur l'« âme allemande » à laquelle on attribuait une attirance morbide pour la mort, « penchant » dont on cherchait les racines jusque dans le romantisme et dans les principes de la Réforme.

Saluant l'œuvre de réconciliation entreprise par le couple de Gaulle-Adenauer, la presse voyait aussi dans la perspec-

tive de l'amitié avec la France la possible renaissance d'un sentiment national pacifié : « *Le sentiment national, défiguré par Goebbels et par Hitler et maltraité par les rééducateurs d'après-guerre, ce sentiment qui nous semblait perdu, de Gaulle l'a fait ressusciter sous la forme d'un sentiment international. Le nationalisme allemand est mort, à sa place il y a maintenant l'idée européenne.* » (18) Même le *Vorwärts*, organe du parti social-démocrate hostile à de Gaulle, n'hésitait pas à affirmer après le départ de ce dernier : « *De Gaulle a appris aux Allemands à retrouver la fierté nationale.* » (19) Comme la noté Willy Brandt (20), le succès de la visite de De Gaulle démontrait la capacité des Allemands à s'enthousiasmer pour une « *bonne cause* » ; à travers la réconciliation, le peuple allemand se prouvait à lui-même que son unité émotionnelle pouvait contribuer de façon positive à l'histoire européenne. A cet égard, le témoignage de H. Osterheld nous paraît précieux (21) : « *Après 1945 nous étions les brebis galeuses au sein de la grande famille des peuples libres, comme si nous étions les plus mauvais d'entre tous. Or voilà que celui qui a été le plus offensé vient nous voir pour nous dire qu'il a le sentiment que la brebis n'a pas fait que du mal, que certes elle a commis des fautes mais qu'elle n'est pas plus mauvaise qu'une autre. Cela, de Gaulle a été le premier et le seul à nous le dire. Lorsque l'on se sent un être humain comme les autres mais que ceux-ci ne le reconnaissent pas c'est une chose difficile à vivre. De Gaulle, lui, a dit que malgré tout ce que nous avions fait-il voulait être notre ami sur un pied d'égalité. Cela a été une grande joie.* »

L'aspect symbolique du geste et de la parole joue un rôle décisif dans la façon dont l'entreprise gaullienne est vécue

Parallèlement aux discours officiels, la réconciliation franco-allemande se joua également, sur un plan encore plus profond, à travers le contact direct établi entre de Gaulle et les foules. A cet égard l'analyse par la presse ouest-allemande du rapport établi entre le président français et ses auditeurs ouest-allemands frappe le lecteur par son aspect fortement émotionnel et affectif. Ce rapport privilégié s'est noué largement autour de l'emploi de la langue allemande. L'effet de surprise fut en effet immense lorsque le 5, à Bonn,

Charles de Gaulle s'exprima pour la première fois en allemand : « *Dès le premier mot prononcé en allemand par de Gaulle, les masses allemandes furent hypnotisées, puis électrisées. Elles voyaient cela comme un geste exceptionnel [...]. L'effet de surprise se manifestait d'abord par le fait que la foule retenait son souffle comme le crescendo d'un immense hautbois. Puis, après chaque phrase, un orage d'enthousiasme éclatait.* » (22) En effet, ce qui émut les masses, c'est qu'en employant la langue de l'ancien ennemi le président français s'adressait à elles d'égal à égal et témoignait de son respect envers ses auditeurs. Rappelant non sans fierté que lors de ses voyages en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis il s'était refusé à prononcer un seul mot en anglais, la *Süddeutsche Zeitung* (23) eut cette phrase significative : « *On ne peut pas ne pas voir le respect dont de Gaulle fait preuve vis-à-vis du peuple allemand. Il s'adresse à lui comme s'il s'adressait aux députés du Congrès à Washington.* » Au-delà du contenu de ses discours, l'attitude de respect du chef d'Etat français envers ses auditeurs a joué un rôle majeur dans cette entreprise de réhabilitation.

Cette symbolique de la réhabilitation fut avant tout vécue sur un mode religieux. Le président français a ainsi été décrit comme le « *prophète* » de la réconciliation. Sa gestuelle ressemble, selon le *Spiegel*, à la « *célébration d'une messe laïque* ». (25) Son voyage est vécu par les foules comme une immense liturgie lors de laquelle, levant les bras « *comme s'il bénissait la foule des croyants* » (26), il les « *convertit* » au « *miracle* » de la réconciliation. (27) Au-delà des mots et des gestes, c'est sans doute l'apparente gratuité du « *pardon* » de De Gaulle qui explique, selon les observateurs, la « *ferveur* » du peuple allemand envers sa personne. Eugen Gerstenmaier (28) expliquait ainsi cette constante référence à la religion et au miracle : selon lui, les Allemands de l'Ouest, que leur passé avaient rendus sceptiques face au destin, ont fait à travers ce voyage l'expérience qu'« *il y a plus dans l'histoire que la loi du coup et du contre-coup. Dans cette rencontre [avec de Gaulle], ils ont compris qu'il existe aussi des forces de la grâce et de la clémence.* » (29) Cette analyse rejoint par ailleurs les réflexions de Jean Lacouture sur le sens profond que revêt le mot réconciliation dans la religion catholique, à savoir le retour du pécheur égaré, de l'enfant prodigue, au

sein de « *notre mère l'Église* ». (30) Aussi, si le pardon de De Gaulle fut vécu comme un miracle, c'est qu'il représentait de façon symbolique le retour du peuple allemand au sein du monde occidental et de sa communauté de valeurs. De manière significative, les journaux ouest-allemands rappelèrent durant tout le voyage, et non sans une certaine nostalgie, l'ancienne unité de l'Europe : cette visite réalisait enfin le « *vieux rêve d'une unité politique, spirituelle et religieuse de l'Europe* » (31) que le passé récent semblait avoir définitivement anéanti.

A cet égard il est étonnant de constater le véritable pouvoir de thaumaturgie attribué au président français, ce « *roi* » (32), ce « *magicien* » (33), dont la poignée de main « *donne force et assurance* » (34). L'on peut se rapporter par exemple à ce que décrivait le *Vorwärts* (35) : « *Dès le second jour le miracle avait produit ses effets. Des milliers de personnes cherchaient à l'agripper, se pressaient, les yeux écarquillés et le regard extatique, contre les barrières, essayaient de prendre sa main, étaient heureux lorsqu'ils avaient pu agripper sa main ou toucher son costume.* » Cette idée de « *thaumaturgie morale* » (36) fut reprise par Carlo Schmidt, vice-président du Bundestag, dans son « *regard rétrospectif sur la visite de Charles de Gaulle en RFA* » (37) : « *Si de Gaulle nous serre la main – je veux parler là des impressions des gens sur les places et dans les rues – alors notre main ne peut plus être souillée. Après tout ce qui s'est passé nous ne pouvions plus nous absoudre nous-mêmes [...]. Le mot "amitié" employé par de Gaulle a été perçu par les Allemands comme une sorte d'absolution.* » Le registre de la thaumaturgie est en effet étroitement lié à celui de l'absolution dans l'esprit des acteurs et des commentateurs. Aussi de Gaulle avait-il déclaré à Alain Peyrefitte, lorsque celui-ci lui demandait ce qu'il attendait de l'échange de visites avec le chancelier Adenauer (38) : « *J'en attends la consécration de l'amitié franco-allemande. Nous allons sceller solennellement la réconciliation des deux peuples. Adenauer s'est comporté dignement pendant l'époque nazie. [...] Personne ne peut, mieux que lui, saisir ma main. Mais personne ne peut mieux que moi la lui tendre. Parce que j'ai été pour eux un adversaire implacable pendant la guerre, c'est de moi qu'ils attendent l'absolution pour leurs crimes de guerre.* »

Hermann Kusterer (39) ne s'exprimait pas autrement lorsqu'il écrivait, (après que de Gaulle ait parlé à Bonn du « *respect et de la confiance que je ressens pour votre grand peuple* ») : « *C'était comme une absolution. Un mauvais charme était rompu. Un fardeau nous était enlevé.* » Il est intéressant de se livrer ici à une brève étude linguistique afin d'analyser les termes très significatifs employés par Kusterer : « *Ein Bann wurdé losgesprochen* ». Intentionnellement ou non, Kusterer employait un vocabulaire à double sens. Le sens courant de « *Bann* » est « *bannissement* ». On pourrait donc penser que dans l'esprit de Kusterer, il s'agit de la fin du bannissement du peuple allemand qui réintègre enfin la communauté internationale. Toutefois, « *bannen* » signifie aussi, dans un sens plus rare, « *excommunier* » : grâce aux propos de De Gaulle, le peuple allemand ne réintègre pas seulement politiquement le giron occidental, il réintègre aussi la communauté de croyants, autrement dit il sort du ghetto moral et spirituel dans lequel il était emmuré depuis 1945. De même, « *lossprechen* » ne signifie pas seulement, dans un sens juridique, « *acquitter* », mais aussi, dans un sens religieux, « *absoudre* ».

Parfois même, les confessions publiques de masse orchestrées par de Gaulle furent décrites à l'aide d'un vocabulaire magico-religieux comme de véritables actes d'exorcisme. Le mot n'est pas trop fort lorsqu'on lit par exemple ces lignes extraites d'un quotidien rhénan relatant la grande messe laïque célébrée par de Gaulle à Munich (40) : « *Un fort courant électrifie l'espace. Les bras de De Gaulle s'élèvent encore et toujours vers le ciel en une sorte d'exorcisme, de conjuration. "Il chasse les mauvais esprits, les derniers mauvais esprits", murmure un cameraman. Puis la Marseillaise retentit, suivie de l'hymne national allemand, entonné en un sourd et puissant murmure par des milliers de personnes. C'est seulement alors que se défait la puissante étreinte que chacun a ressentie. De Gaulle quitte la tribune et s'attarde sur la Feldherrnhalle en serrant les mains et en agitant les bras, comme s'il chassait quelque chose de l'air. Pâle, avec de profondes rides sous les yeux comme à la suite d'un effort surhumain, il s'en va.* » En effet, l'épuisement de De Gaulle à la suite de ces manifestations faisait de lui dans l'inconscient collectif le guérisseur qui, au cours d'un rite magico-religieux, se charge lui

même du mal du malade pour l'extirper de l'organisme atteint : *« les yeux presque aveugles scrutaient de leur regard les masses, les murs, comme s'il s'agissait de saisir le noyau dur du passé et de le transformer. »* (41)

La vision critique des classes dirigeantes

Si le message et le style du président français enthousiasmèrent l'homme de la rue (en octobre 1962 61% des Allemands de l'Ouest jugeaient la politique de De Gaulle favorable à la RFA, contre seulement 49% en août) le projet politique défendu par de Gaulle, mais surtout sa conception du passé allemand se heurtèrent à la désapprobation des élites. Bon nombre d'intellectuels – mais aussi d'hommes politiques du SPD et de l'aile atlantiste de la CDU – estimèrent en effet irresponsable, voire dangereux, de déculpabiliser les Allemands de l'Ouest à bon compte dans l'espoir de leur « vendre » le projet gaullien d'« *union étroite* » avec la France. En témoigne par exemple un article écrit par Alfred Grosser à l'occasion du voyage (42) : *« La façon dont le général de Gaulle a évoqué le passé national n'est pas sans danger pour l'avenir de la démocratie allemande [...]. Il a développé une conception fort peu idéologique de l'histoire. Il a parlé du passé allemand plus en ancien combattant de 1914 qu'en chef de la France libre [...]. Le général de Gaulle a toujours vu dans la guerre de 1939 un épisode parmi d'autres de l'antagonisme franco-allemand. C'est cette conception qu'il a exposée dans une Allemagne où une lutte active se déroule entre ceux qui cherchent à excuser le racisme hitlérien en le ramenant au rang de simple excès nationaliste et ceux qui veulent extirper les derniers germes d'une idéologie qui n'est pas, hélas, spécifiquement allemande. Les discours du général de Gaulle ont aidé ceux qui "bagatellisent" le nazisme contre ceux qui veulent que leurs compatriotes prennent vraiment conscience de ce qu'il fut pour en éviter à jamais le retour. »* En transmettant l'idée d'une normalité historique qu'il jugeait nécessaire à l'affirmation positive de l'identité nationale, Charles de Gaulle récusait en effet la conviction de nombreux intellectuels ouest-allemands pour lesquels le peuple allemand, sur lequel reposait le poids d'un fait dont l'horreur est irréductible à toute objectivation, devait renoncer à être un peuple comme

les autres et assumer sa marginalité honteuse. Or, en appelant systématiquement dans ses discours au sentiment national et en déchaînant ainsi l'enthousiasme des foules, de Gaulle rappelait à beaucoup d'observateurs critiques des souvenirs encore très présents dans l'inconscient collectif en 1962 : « *Je n'ai rien contre l'amitié et l'amour entre les peuples, écrivait un lecteur du Spiegel, mais cette tendance spécifiquement allemande à toujours épouser les intérêts de celui qui crie le plus fort a un relent inquiétant de passé.* » (43) Certains journaux plus « élitaires » comme *Die Zeit* crurent ainsi bon de mettre en garde leurs lecteurs (44) : « *En ce qui concerne les sentiments nationaux nous nous sommes lourdement trompés et sous Hitler nous avons commis des fautes impardonnables. De Gaulle, lui, croit au "sentiment du peuple". A cet égard nous ne pouvons que rester muets ou nous montrer critiques.* » Fer de lance de cette offensive critique, le *Spiegel* – connu par ailleurs pour sa francophobie – n'hésita pas à publier des propos parfois outranciers pour convaincre ses lecteurs : dans son édition du 12 septembre, l'hebdomadaire publia une photographie de De Gaulle au balcon de l'hôtel de ville de Bonn, les bras ouverts comme s'il voulait étreindre l'immense masse humaine à ses pieds. Le sous-titre du *Spiegel* était le suivant : « *De Gaulle über alles* », allusion au tristement célèbre « *Deutschland über alles* » de la liturgie nazie. « *C'est la première fois depuis Hitler que les masses allemandes ont succombé au charisme d'un seul homme* », commentait l'hebdomadaire de Hambourg. (45)

Le succès remporté par les discours du président français inquiétait surtout les états-majors des deux grands partis, qui craignirent que ce voyage ne ranimât chez les voisins européens les vieilles craintes suscitées par l'Allemagne, dilapidant ainsi le fragile capital de confiance que la RFA avait acquis auprès de ses partenaires européens au prix de vertueux efforts et d'une modestie imposée. Le 10 septembre, le service de presse du SPD, reconnaissant que ce voyage avait rendu un grand service à la réconciliation franco-allemande, s'empressait d'ajouter qu'il ne fallait pas pour autant négliger les craintes qu'il avait suscitées chez les voisins européens de voir une hégémonie franco-allemande s'établir en Europe. Pour sensibiliser l'opinion publique à cette mise en garde, le SPD mit à contribution Carlo Schmidt, vice-prési-

dent du *Bundestag*, réputé francophile et doté d'une grande autorité morale, lequel déclara peu après la visite de Charles de Gaulle (46) : « *Après l'ivresse des derniers jours il nous faut maintenant retourner à la sobriété car les peuples ne peuvent pas vivre d'ivresse et dans l'ivresse. [...] Lorsqu'une fois nous n'avons pas respecté ce précepte et exprimé une confiance sans borne à un gouvernement en l'acclamant, nous-mêmes et le monde entier l'avons payé très cher.* » Quatre jours auparavant, le président du groupe parlementaire CDU/CSU, Heinrich von Brentano, accordait un entretien au *Corriere della Sera* (47) dans lequel il rassurait ses amis italiens : la réconciliation franco-allemande ne se traduirait pas par un rapprochement militaire des deux pays, qui n'avaient jamais eu l'intention d'établir une hégémonie en Europe. Il est vrai que la vue des foules allemandes acclamant de Gaulle au son de « *Vous êtes un grand peuple* » avait déclenché une véritable offensive dans la presse européenne. (48) Ainsi le *Times* raillait-il « *les bons sentiments et l'art rhétorique* » d'une réconciliation dont il ne sortirait rien de bon. La presse suisse germanophone, particulièrement hostile à la présence de De Gaulle en Allemagne, déclarait que « *cette expérience à deux, que de Gaulle tente habilement de populariser, est l'élément le plus effrayant de la visite du président français. Elle ressuscite le cauchemar d'une hégémonie franco-allemande en Europe.* » Alors que les *Basler Nachrichten* dénonçaient la conclusion d'un « pacte » franco-allemand, le service de presse du gouvernement britannique déplorait, lui, la constitution d'un « axe Paris-Bonn » en Europe.

Les inquiétudes des partenaires européens furent d'autant plus sensiblement ressenties par les élites que celles-ci craignaient de voir le style et le discours de De Gaulle rejeter dans l'ombre la jeune démocratie de Bonn, modeste et pragmatique. Il n'est d'ailleurs pas inutile de rappeler qu'avant même le début du voyage et dès 1958, le style du président français était loin de faire l'unanimité parmi la classe politique ouest-allemande, en particulier parmi les démocrates bon teint qui accusaient ce dernier de court-circuiter les relais institutionnels de la République en établissant un contact direct avec le peuple et dénonçaient la « *télécratie* » à la française ou les « *monologues télévisuels* » du président français. (49) Lors du voyage, certains journaux comme le

Vorwärts, organe du parti social-démocrate, n'avaient pas hésité à comparer l'orateur de Gaulle aux leaders ouest-allemands aux dépens de ces derniers : « *Les bras levés, comme s'il prenait possession du lieu, bénissant, plein de promesses, la foule qui l'entourait, il supplantait tous les hauts de forme autour de lui. A côté de son costume froissé, les leaders des campagnes électorales [de notre pays] étaient semblables à des figures locales sans relief et sans épaisseur. Comme des statisticiens blêmes et incolores, ils regardaient le héros brillant sous les feux de la rampe.* » (50) Critique, *Die Zeit* (51) estima que la visite du président français ne rendait pas réellement service aux démocrates allemands qu'elle contribuait indirectement à délégitimer. L'hebdomadaire entreprit une vive critique de la « *démagogie* » et de la « *flatterie* » auxquelles il avait recours pour établir entre lui et le peuple un lien de type « *fusionnel et charismatique* ». De Gaulle était implicitement comparé à une sorte d'apprenti-sorcier des temps modernes dont les « *formules magiques* » allaient déchaîner des forces qu'il ne serait plus capable de maîtriser et qui risqueraient fort, par un paradoxe bien connu de l'histoire, de se retourner un jour contre lui. Un mois après le voyage, *Die Zeit* avertissait à nouveau ses lecteurs des dangers de l'exemple français : « *Après toutes les terribles expériences qu'a connues l'histoire européenne, nous ne pouvons que nous méfier d'une constitution fondée sur le charisme.* » Les lettres publiées par le *Spiegel* témoignaient aussi des vieilles peurs suscitées dès 1958 par l'arrivée au pouvoir de Charles de Gaulle, ce « *fossoyeur* » du régime démocratique qui rappelait à beaucoup d'Allemands la fin honteuse de la République de Weimar : « *A la vue de cet enthousiasme l'observateur critique est pris de nausée* », écrivait un lecteur du *Spiegel*. (52) « *Que ne doit-on pas craindre d'un homme comme de Gaulle quand un peuple comme celui-là est à son service, un peuple qui réagit aux compliments les plus grossiers ["Vous êtes un grand peuple"] par des acclamations indescriptibles ?* »

Parmi les milieux déjà hostiles à un rapprochement trop voyant avec la France gaullienne (intellectuels, frange atlantiste de la CDU, parti social-démocrate) le pardon de Charles de Gaulle irritait et beaucoup en prirent ombrage, considérant que la visite du président français n'était pas une offre d'amitié mais l'absolution condescendante donnée par le souverain français à une Allemagne divisée et moralement

diminuée. En effet, si l'attitude gaullienne envers l'Allemagne avait profondément changé, c'est, entre autre, parce que cette dernière était désormais divisée et exclue du club fermé des puissances nucléaires. Aussi le président français avait-il déclaré le 25 mai 1959 : « *L'Allemagne telle qu'elle est ne nous menace nullement.* » (53) La réthorique facile du *Spiegel* – le journal avait été le seul à publier une photographie du « *Général occupant* » en 1945 – chercha à exploiter cette émotion, comme en témoigne cette lettre de lecteur (54) : « *La politique de De Gaulle consiste à imposer aux autres sa volonté, à les humilier et à se mettre lui-même en valeur au détriment des autres.* » Plus loin il ajoutait : « *Aucun pays, exception faite de la brave Allemagne, ne peut supporter à la longue un homme qui fait montre d'un tel mépris pour le peuple.* » Aux yeux des partisans de l'unité allemande, le « pardon » de De Gaulle n'était qu'un artifice pour faire patienter les Allemands de l'Ouest tout en réveillant les craintes des partenaires européens, tandis que l'offre d'amitié avec la France sous forme d'une union étroite entre les deux pays devait brouiller la RFA avec les Anglo-saxons : autant de moyens de reporter la réunification de l'Allemagne dans un avenir incertain. Ainsi un lecteur du *Spiegel*, ressuscitant l'image d'un De Gaulle hostile à l'unité allemande, prétendit-il que « *si la RFA consacrait à la réunification le dixième des efforts qu'elle consacre à la réconciliation avec la France, elle n'aurait pas besoin de se faire taper sur l'épaule par une nation de troisième ordre.* » (55) On retrouve ici l'idée déjà ancienne selon laquelle la France n'est après tout qu'une nation arriérée qui cherche à compenser son déclin face à une Allemagne moderne et puissante en donnant à celle-ci des leçons de démocratie et en favorisant par là même la sujétion morale et intellectuelle d'une Allemagne forte face à une France faible. (Cette idée était déjà présente dans l'ouvrage de Friedrich Sieburg publié en 1929, *Gott in Frankreich*, réédité en 1954). Pour les lecteurs du *Spiegel* le pardon de De Gaulle était un cadeau empoisonné ; il venait d'une France revancharde qui, complexée par le miracle économique allemand, cherchait à maintenir sa tutelle morale et politique sur une RFA dont la modernité et le dynamisme la dérangeaient.

Il est intéressant de rappeler, à cet égard, une anecdote tout à fait significative. Alors que de Gaulle s'adressait à lui, un capitaine de la police de Dusseldorf s'inclina profondément devant le président français. La semaine suivante, le *Spiegel* (56) s'empressait de monter cette anecdote en épingle en publiant une photographie parue dans *Paris Match* sur laquelle on voyait le policier allemand se pencher particulièrement bas devant de Gaulle. A côté du sous-titre, intitulé « *Des photos pour l'histoire* », le journal parisien avait cru bon de rajouter : « *C'est tout un pays, notre ennemi selon la tradition, qui salue* » et, un peu plus bas : « *La conquête de l'Allemagne par Charles de Gaulle* ». Selon le journal français, l'enthousiasme des foules allemandes ne pouvait être comparé qu'à celui des foules françaises à la libération de Paris. Les lettres de lecteurs affluèrent par la suite : « *Cette photo ne rend pas service au peuple allemand* », écrivait un lecteur de Hanovre. « *A la vue de cette scène dégradante entre un policier allemand en uniforme et cet "Ober-poilu", j'ai eu honte pour ma patrie allemande* », protestait un habitant de Kassel. Certes le geste de De Gaulle vis-à-vis des Allemands de l'Ouest revêtait bien une certaine « *compassion orgueilleuse* ». (57) Toutefois le caractère particulièrement émotionnel des critiques adressées à de Gaulle était semble-t-il moins inspiré par une réelle hostilité envers la personne du président français que par une profonde défiance, non seulement envers l'enthousiasme populaire mais aussi et surtout envers soi-même : pour les générations marquées par les années de rééducation, non seulement de Gaulle éludait la question centrale de l'unicité du nazisme, mais il ébranlait la conscience historique (et par là même l'identité) de ceux qui voyaient dans le rappel constant des crimes commis un devoir moral et une nécessité politique.

L'événement constitué par la visite de Charles de Gaulle en RFA a souvent été occulté par la signature, largement médiatisée, du traité de l'Élysée le 22 janvier 1963. En s'appuyant sur des sources aussi bien orales qu'écrites, ce travail entendait mettre à jour, outre les aspects purement politiques de la réconciliation, la dimension psychologique et morale de ce voyage et la façon dont il a été vécu par ceux qui y ont participé. Or l'impression première qui frappe le chercheur qui se penche sur cette question, c'est l'enthousiasme des acteurs

aussi bien que des témoins de cette grande entreprise. A l'heure où l'indifférence pour l'autre qui semble aujourd'hui caractériser les relations franco-allemandes inquiète, réveiller cette curiosité paraît l'une des tâches les plus nécessaires des constructeurs de la nouvelle Europe.

NOTES

1. Caspar von Schrenk-Notzing, *Die Umerziehung der Deutschen*, cité par Dennis Bark et David R. Gress, *Histoire de l'Allemagne depuis 1945*, Paris, Robert Laffont, 1992, p. 461.
2. Discours du secrétaire d'Etat américain à la Défense Robert Mac Namara à Athènes le 22 mai 1960 : les Etats-Unis renoncent officiellement à la doctrine des représailles massives au profit de la doctrine des représailles graduées.
3. Sur l'évolution de l'attitude gaullienne vis-à-vis de l'Allemagne, voir Jean-Paul Bled, « L'image de l'Allemagne chez de Gaulle de 1958 à 1963 », *Etudes gaulliennes*, juillet-décembre 1978, pp. 17-25.
4. Alfred Grosser, *L'Allemagne de notre temps*, Paris, Fayard, 1970, p. 532.
5. Entretien avec M. Stürmer du 24.10.1996. Michael Stürmer est professeur aux universités d'Erlangen et de Nuremberg et a participé à la rédaction de *De Gaulle en son siècle*, tome 5, *L'Europe*, Institut Charles de Gaulle, Paris, La documentation française, Plon, 1992.
6. *Rheinische Post*, 8.9.1962.
7. Alfons Dalma, *De Gaulle, die Deutschen, Europa*, Karlsruhe, Condor, 1962, p. 120.
8. *Vorwärts*, 12.9.1962.
9. Voir *Die Zeit* du 14.9.1962, qui rapporte les propos des métallurgistes allemands à la suite du discours.
10. Discours du 3.7.1962 lors du voyage d'Adenauer en France.
11. Alfons Dalma, *op. cit.*, p. 120.
12. *Süddeutsche Zeitung*, 7.9.1962.
13. *Stuttgarter Zeitung*, 8.9.1962.
14. *Rheinische Post*, 10.9.1962.
15. Erklärung des Präsidenten des Deutschen Bundestages am 21. Oktober : « Frankreich und das deutsche Nationalbewußtsein », Bonn, Bulletin des Presse- und Informationsamtes der Bundesregierung Nr 158/64, p. 11.
16. *Die Zeit*, 14.9.1962.
17. *Rheinische Post*, 8.9.1962.
18. *Kornwestheimer Zeitung*, 10.9.1962.
19. *Vorwärts*, 12.9.1962.
20. Voir à ce propos Bouvier (Beatrix W.), « Die SPD und Charles de Gaulle in den sechziger Jahren » in *De Gaulle, Deutschland und Europa*, Hrsg. von Wilfried Loth-Bonn, Leske und Budrich, 1991, pp. 95-108.
21. Entretien avec H. Osterheld du 23.9.1996. Horst Osterheld était directeur du bureau chargé de la politique extérieure à la chancellerie fédérale de 1960 à 1969.
22. Alfons Dalma, *op. cit.*, p. 83.
23. *Süddeutsche Zeitung*, 6.9.1962.
24. *Die Welt*, 10.9.1962.
25. *Der Spiegel*, 12.9.1962.
26. *Süddeutsche Zeitung*, 8.9.1962.
27. *Bayern Kurier*, 8.9.1962.
28. Erklärung des Präsidenten des Deutschen Bundestages, *op. cit.*, p. 11.
29. *Idem*.
30. Jean Lacouture, *De Gaulle, Tome 3, Le souverain*, Paris, Seuil, 1986, p. 292.
31. *Rheinische Post*, 10.9.1962.
32. *Die Welt*, 10.9.1962.

33. *Frankfurter Rundschau*, 10.9.1962.
 34. *Süddeutsche Zeitung*, 8.9.1962.
 35. *Vorwärts*, 12.9.1962.
 36. On sait grâce à Marc Bloch que la croyance en la thaumaturgie des souverains faisait aussi partie de l'imaginaire collectif germanique. Marc Bloch, *Les rois thaumaturges*, Paris, Gallimard, 1983, p. 149.
 37. Erklärung des Vizepräsidenten des Deutschen Bundestages Carlo Schmidt. Europa-Archiv, Folge 19/1962, p. 659.
 38. Cité par Alain Peyrefitte, *C'était de Gaulle*, Paris, Fayard, 1994, p. 153.
 39. Hermann Kusterer, *Der Kanzler und der General*, Stuttgart, Neske, 1995, p. 266.
- H. Kusterer était l'interprète du chancelier Adenauer.
40. *Rheinische Post*, 8.9.1962.
 41. *Idem*.
 42. *La Croix*, 12.9.1962.
 43. *Der Spiegel*, 26.9.1962.
 44. *Die Zeit*, septembre 1962.
 45. *Der Spiegel*, 12.9.1962.
 46. Erklärung des Vizepräsidenten des Deutschen Bundestages Carlo Schmidt. *op. cit.*, pp. 659-660.
 47. *Corriere della Sera*, 6.9.1962.
 48. Citée par la *Süddeutsche Zeitung* et *Die Welt* des 7 et 8.9.1962.
 49. Discours du leader du FDP Ernst Mende devant le *Bundestag* le 6.2.1962.
 50. *Vorwärts*, 12.9.1962.
 51. *Die Zeit*, octobre 1962.
 52. *Der Spiegel*, 26.9.1962.
 53. Cité par Jean-Paul Bled, *op. cit.*, p. 19.
 54. *Der Spiegel*, 8.11.1962.
 55. *Der Spiegel*, 26.9.1962.
 56. *Der Spiegel*, 19.9.1962.
 57. Jean Lacouture, *op. cit.*, p. 291.